

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 52

Artikel: Hakon VII
Autor: E. M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255663>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ses traits énergiques portent l'empreinte d'une émotion intense, et cette émotion, contenue à grand'peine, vibre d'autant plus impressionnante sous la sobriété voulue de l'expression.

Georges Villier rappelle les bontés touchantes dont il a été l'objet de la part de ceux qui l'entourent, — comment, arraché par eux à la mort, il a pu, grâce à leur concours aussi discret que généreux, reprendre victorieusement la lutte, achever ses études, devenir docteur en médecine, conquérir dans la société une place honorable — enfin, bienfait peut-être plus précieux que tous les autres, pour lui qui avait tant souffert de son isolement dans la vie, retrouver à leur foyer hospitalier l'illusion de la famille, l'atténuation d'un deuil cruel. Il se rend compte que jamais il ne pourra s'acquitter envers eux. Qu'ils acceptent, du moins, avec la même simplicité qu'il met à la leur présenter, l'expression de sa profonde gratitude, en particulier Mlle Suzanne, elle qui, à un an de date, en révélant sa détresse à ses parents, fut vraiment son ange sauveur.

Les deux jeunes gens échangent un regard dont le trouble traduit éloquentement les mouvements secrets de leurs cœurs.

M. Duval sourit.

Et, après avoir adressé à sa femme un signe d'entente :

— Vous ne nous avez pas tout dit, mon cher Georges, prononcez-le ; laissez-moi vous servir d'interprète et compléter votre pensée... Vous aimez ma fille, et — pourquoi ne point nous expliquer en toute franchise entre braves gens ? — je dois ajouter que votre mérite ne l'a pas laissée insensible : elle vous aime aussi !... Je comprends et j'apprécie le sentiment de

délicatesse qui vous ferme la bouche, mais je n'ai pas les mêmes raisons de me taire, et puisque vous n'osez aller à la montagne, c'est donc à la montagne d'aller à vous !... Votre main, mon gendre !... Et, là-dessus, trinquons à vos noces prochaines !...

Les coupes s'entrechoquèrent, tandis que, semblant s'associer d'avance aux joies du futur hyménée, les cloches égrenaient vers les étoiles, dans la nuit limpide, les notes argentines des carillons de Noël...

Maxime AUDOUIN.

Naufrage du « Hilda ».

Le « Hilda » appartenait à la Compagnie anglaise South-Western ; il avait 61 m. 75 de long sur 8 m. 87 de large. Il était commandé par le capitaine Gregory depuis trente-six ans au service de la compagnie. Le « Hilda » faisait le service de Southampton à St-Malo.

Il quitta le port anglais le 17 novembre, transportant quelques voyageurs de Londres et des marchands d'oignons qui rentraient en France.

Le temps était brumeux. Après avoir jeté l'ancre dans le Solent, le « Hilda » put repartir, mais, à trois milles de St-Malo dans une tourmente épouvantable, ayant perdu son chemin et n'apercevant pas les feux du phare du Jardin, vint donner sur un écueil ; le choc fut si violent que la chaudière fit explosion, coupant en deux le navire qui coula très rapidement. Les passagers couchés dans leurs cabines n'eurent pas le temps de se sauver. Seuls, cinq marchands d'oignons et le chauffeur purent grimper assez haut sur le mât pour échapper à la submersion. Il se cramponnèrent au mât pendant quatorze heures de nuit, fouettés par la tempête de neige, transis de froid et d'angoisse... Au matin, l'« Ada », un autre navire de la compagnie, passant dans ces parages, aperçut le mât du « Hilda » et recueillit les six survivants.

On compte une centaine de naufragés.

Hakon VII.

Un roi de plus dans le monde. Celui-ci ne s'en portera ni pis, ni mieux. Avec la calme ténacité des gens sensés, les Scandinaves ont brisé l'union suédo-norvégienne, et, sans effusion de sang, mais non sans peine, la Norvège a donné congé, le 7 juin dernier, au souverain commun, Oscar II, et conservant la monarchie, s'est choisie un nouveau roi en la personne du petit-fils du vieux roi Christian de Danemark, le prince Charles, appelé le 18 novembre, à 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir, par l'unanimité des 116 membres du Storthing de Christiania. Le nouvel élu prend le nom assurément original de Hakon VII — prononcez, selon les règles de la langue norvégienne : *Hokonne* — et relie ainsi au présent l'antique races de Harald Harfagr qui régna sur la Norvège de l'an 863 à l'an 1319.

Aujourd'hui, les Norvégiens sont satisfaits ; ils ont obtenu ce qui fut le rêve longtemps caressé : vivre d'une vie à soi indépendante. Et le vieux Christian de Danemark voit un de ses descendants, une fois de plus monter sur un trône : songez que son fils est roi de Grèce, sa fille reine d'Angleterre, une autre impératrice, aujourd'hui douairière de Russie ! Bref, il n'a pas volé cette appellation de « Roi des beaux-pères et beau-père des rois ! »

Sitôt après le vote du Storthing, une députation partit pour aller présenter les premiers hommages au nouveau roi. Pendant trois jours, à Copenhague, l'étendard norvégien flotta sur l'hôtel Phénix, où étaient descendus M. Michelsen, premier ministre, et ses compagnons.

Le jeudi 23 novembre, le prince Charles s'embarqua sur le cuirassé danois *Danebrog*, avec la reine Maud, fille d'Edouard VII, et leur fils, le prince Olaf, héritier de la couronne. Il partait, simple capitaine de la flotte danoise pour devenir amiral dans son royaume. A trois quarts de mille de la côte norvégienne, il passa sur un de ses vaisseaux, escorté par les navires de son grand-père, puis, le samedi 25 octobre, il fit son entrée dans sa capitale ; le jour était sombre, embrouillardé, et un journaliste a dit très judicieusement que ce roi et cette reine sortaient de la mer et de la brume comme les souverains de la légende.

Ainsi se trouve terminée dans la joie générale cette phase désormais historique de la vie d'un peuple.



Le roi Hakon VII, la reine Maud et le kronprinz Olaf.

Hakon VII qui a pris possession de son trône sera couronné cet été, dans l'antique cathédrale de Dronheim, la plus belle de toute la Scandinavie. On dit que l'empereur Guillaume sera présent à cette cérémonie. E. M.

Voir est facile, mais prévoir est difficile.



POÉSIES



Saint Sylvestre.

Une année ! une année encore au gouffre tombe !
... Un large pas de plus au but prédestiné ;
Un cheveu blanc de plus à mon front incliné ;
Une pierre de plus ajoutée à ma tombe ;

Gustave ROUSSELOT.

Temps perdu.

Si peu d'œuvres pour tant de fatigues et d'ennui !
De stériles soucis notre journée est pleine,
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui.

« Demain, j'irai demain voir ce pauvre chez lui ;
« Demain, je reprendrai ce livre ouvert à peine ;
« Demain, je te dirai, mon âme, où je te mène ;
« Demain, je serai juste et fort, pas aujourd'hui ! »

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites,
Et l'implacable essor des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé !

Ainsi chôment le cœur, la pensée et le livre,
Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir dans l'ombre attend la volonté.

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie française.

Les charités de la Normandie.



Charitons de Bonneville

La Normandie est l'une des rares provinces de France qui ait conservé jusqu'à nos jours ses anciennes coutumes. Au nombre de ces dernières on peut citer à bon droit les associations nommées « Charités ».

Au XI^e siècle, la peste ravageait la Normandie. Les paysans superstitieux prétendaient que les pestiférés étaient possédés du diable ; ils les fuyaient, les laissant vivre à l'écart, sans leur porter aucun secours.

C'est alors que quelques hommes courageux et pleins de pitié pour les malheureux se réunirent pour soigner les malades et enterrer les morts. Ces hommes dévoués furent appelés les « Charitons ». Pour qu'on les reconnût de loin, ils portaient un costume particulier : un capuchon de velours brodé, le « chaperon », transformé plus tard en une sorte de mantille recouvrant les épaules ; un surtout et des culottes en velours noir, des bas noirs et des souliers plats ; leur coiffure ressemblait à un bonnet de juge.

Ils enterraient les morts pendant la nuit en s'éclairant de flambeaux fixés par une griffe de métal au bout d'un bâton porté

par chaque chariton. L'un d'eux, le « cliqueteur », marchait en tête, muni à chaque main d'une clochette qu'il agitait en sonnant des mélodies bizarres, afin d'annoncer la venue du cortège. Outre tous ces sacrifices, les charitons portaient encore leur bannière, une croix, le suaire et la boîte des aumônes, où l'on mettait en particulier les amendes des frères ayant failli aux statuts.

Tous les hommes de bonne volonté étaient accueillis dans la confrérie, et dans le temps de graves épidémies, au moyen-âge, le seigneur et le serf, le maître et le serviteur devenaient des égaux dans l'exercice de la charité ; les rangs sociaux étaient abolis.

Lorsque les maladies contagieuses se firent plus rares, les charitons conservèrent néanmoins leurs associations. Ils offrirent et ils offrent encore leurs bons services à tous les malades indigents ; ils sont d'un grand secours dans les enterrements. Ils s'occupèrent aussi de l'instruction des enfants ; ils accouraient vers les familles affligées par la maladie du père ou de la mère ; ils assurèrent l'entretien des vieillards incapables de travailler ; ils prirent soin des femmes en couches, donnèrent un trousseau aux jeunes filles et un cadeau de baptême aux enfants. Leur caisse s'ouvrait également pour aider les gens ruinés par l'incendie ou tout autre sinistre.



Une charité en pèlerinage.